

Zoom #5 : *Sous le ciel de Damas* (2011, 1'34"), *Et pourtant elle tourne* (2016, 4'25"), deux vidéos du Collectif Abounaddara



Collectif Abounaddara, *Sous le ciel de Damas*, 2011, Centre national des arts plastiques, droits réservés/Cnap



Collectif Abounaddara, *Et pourtant elle tourne*, 2016, Centre national des arts plastiques, droits réservés/Cnap

C'est tous les vendredis que le Collectif Abounaddara a donné rendez-vous sur sa page *Viméo* durant les années les plus décisives du soulèvement syrien, en postant de très courts-métrages à la forme artisanale percutante et aux messages politiques forts. Cette séquence hebdomadaire, tenue le jour symbolique des manifestations, constituait un geste de solidarité, en même temps qu'un décrochage des écrans

saturés d'images et qu'une ouverture à un « cinéma d'urgence » dont se revendique le collectif. C'est qu'Abounaddara paraît s'inscrire dans une histoire longue d'un cinéma d'une orientation particulière. Non par hasard, le groupe créé par des anonymes autodidactes peu avant 2011 s'est choisi le nom de « l'homme à lunettes ». Clin d'œil au nom du premier journal satirique égyptien du XIXe siècle mais aussi au documentariste de l'avant-garde soviétique Dziga Vertov et à son film *L'Homme à la caméra*, et peut-être après lui au Groupe Dziga Vertov créé par Jean-Luc Godard et Jean-Pierre Gorin dans le sillage de Mai 68.

En particulier, deux vidéos offrant des vues paysagères se distinguent comme un cadrage spatio-temporel éthique et esthétique, pour retracer une certaine histoire de la Syrie contemporaine. L'une a été créée au début du foisonnement de la production du collectif en 2011, l'autre en 2016, peu avant que ne s'arrête la diffusion hebdomadaire en ligne. Ces créations semblent à l'image de ces années qui ont fait naître un récit alternatif s'opposant au storytelling dominant, tout en dessinant les prémices de la révolution jusqu'à son écrasement et à un conflit généralisé. L'évolution du paysage dans l'intervalle de ces deux vidéos inciterait à redéployer le temps à travers l'espace. La projection du paysage conduit alors à saisir ce qui est dans l'air : une tension, des événements, des phénomènes historiques, des atmosphères, ce qui est visible, mais aussi ce qui l'est à peine, en train de disparaître ou en train d'arriver. Le paysage répond également au risque de béance et, malgré le tournant pris par l'histoire, laisse poindre une résistance à la fatalité. Il inscrit de cette façon des configurations conflictuelles, en perpétuel bouleversement.

*Sous le ciel de Damas* puis la vidéo *Et pourtant elle tourne* représentent chacune un paysage urbain, mais entre les deux l'histoire est passée par là. La première, filmée à une heure entre chien et loup, retentit comme un appel au soulèvement de la capitale encore dormante au moment de la rupture du jeûne durant le premier été révolutionnaire. La seconde insiste sur l'attente d'une aube au milieu du chaos en déployant une vue d'Alep en ruines, au cœur de laquelle le soleil persiste à vouloir se lever et les oiseaux à chanter. La seconde n'existe que parce qu'il y a la première et c'est dans cet interstice que se laisse deviner tout l'engrenage de violence qui s'est joué, que retranscrit toute une partie du corpus de vidéos du collectif, souvent avec gravité, mais parfois aussi avec humour, toujours en tout cas en revendiquant un respect du droit à l'image du peuple syrien.

Texte de Camille Leprince, co-commissaire de l'exposition « Les Sentinelles ».